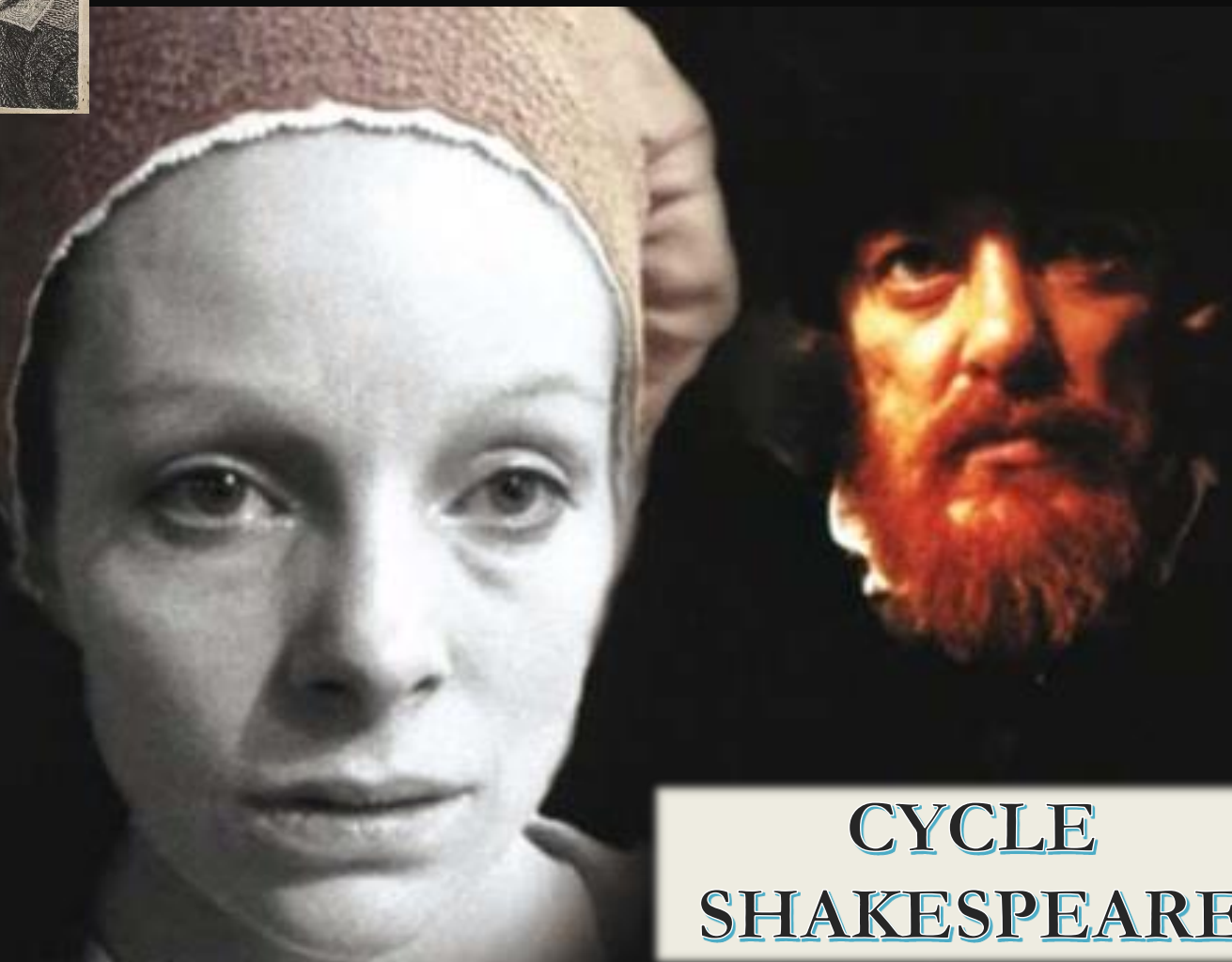


APTAR



**CYCLE
SHAKESPEARE**

THE WINTER'S TALE

LE CONTE D'HIVER

Samedi 25 mars 23 de 10h à 12h
par zoom

Traduction :

Daniel LOAYZA (éd. bilingue, GF 2016).

Choix des extraits et micro-lectures :

Dominique GOY-BLANQUET, professeur des Universités, ancienne présidente de la Société Française SHAKESPEARE.

Conception du dossier :

Françoise GOMEZ, ancien professeur de CPGE Lettres-Théâtre, présidente de l'Académie Populaire du Théâtre et des Arts du Récit (APTAR).



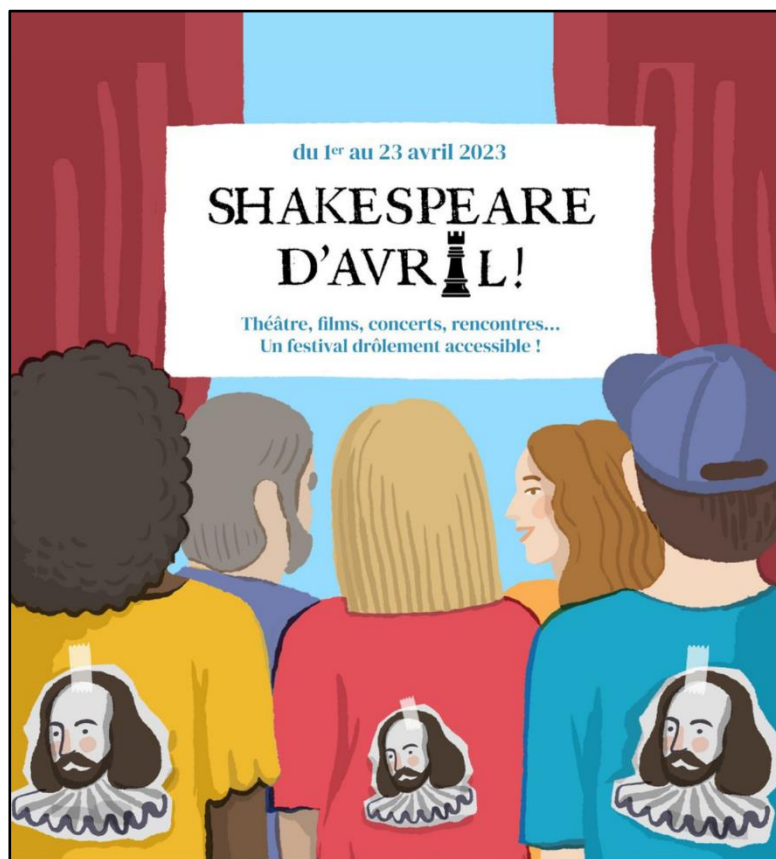
Le Conte d'hiver
est au programme du

Divan Littéraire ([book club de Vincennes](#)) avec *La faille du temps* de Jeanette Winterson, le lundi 3 avril à 19h30, salle Paul-Rumeau.

Dans le cadre de
SHAKESPEARE
D'AVRIL
à Vincennes

[Calendrier 2023.](#)

[Inscriptions](#) et programme détaillé.



<https://shakespearedavril.com/shakespeare-davril-23>

PERSONNAGES

LÉONTE, roi de Sicile.

HERMIONE, reine, épouse de Léonte.

MAMILLIUS, jeune prince de Sicile.

PERDITA, fille de Léonte et d' Hermione.

CAMILLO, ANTIGONUS, CLÉOMÈNE, seigneurs de Sicile.

DION

PAULINA, épouse d' Antigonus.

ÉMILIA, dame de compagnie d'Hermione.

POLIXÈNE, roi de Bohême.

FLORIZEL, prince de Bohême.

ARCHIDAMUS, un seigneur de Bohême.

LE BERGER, père supposé de Perdita.

LE CLOWN, son fils.

[MOPSA], [DORCAS], bergères.

AUTOLYCUS, un filou.

[Un marin.]

[Un géôlier.]

Autres seigneurs, [dames,] gentilshommes, [officiers] et serviteurs.

Bergers et bergères.

[Danseurs costumés en satyres.]

[Le Temps, dans le rôle du Chœur.]

MACRO-LECTURES

Extraits en dialogue

PREMIER EXTRAIT

La scène est en Sicile

Acte I, scène 2

- POLIXENE Ne me retenez plus. **Voix 1**
- LEONTE Encore une semaine. **Voix 2**
- POLIXENE En vérité, demain. **Voix 1, etc.**
- LEONTE Allons, nous couperons ce temps en deux – et là-dessus, je n’admettrai pas de refus. **Voix 2, etc.**
- POLIXENE Ne soyez pas, je vous en prie, aussi pressant. Il n’est aucune langue au monde, aucune, aucune autre ne vibre qui puisse avant la vôtre me convaincre. Elle y parviendrait à présent si la requête avait quelque nécessité, et quand bien même il me faudrait la repousser. Mes affaires vraiment me traînent vers la patrie ; les entraver ferait pour moi de notre amour un coup de fouet, et pour vous-même de mon séjour une charge et un embarras. Epargnons-nous donc l’un et l’autre :
au revoir, mon frère.
- LEONTE Notre reine a perdu sa langue ? Vous, parlez-lui.
- HERMIONE J’avais pensé, seigneur, ne pas intervenir avant **Voix 3, etc.**
que vous n’eussiez tiré de lui des serments de ne point rester. Seigneur, vous l’attaquez trop froidement. Dites-lui votre certitude que tout en Bohême va bien ; cette assurance fut proclamée hier à peine – dites-le-lui, et vous le délogez de son meilleur rempart.
- LEONTE Bravo, Hermione !
- HERMIONE S’il eût dit que son fils lui manque, cela ne manquait pas de force. Dans ce cas il n’a qu’à le dire, et laissez-le partir ; il n’a qu’à le jurer et nous ne le retiendrons plus : nous le chasserons loin d’ici à coups de quenouille.
[A Polixène] De votre royale présence je voudrais pourtant me risquer

à emprunter une semaine. Lorsqu'en Bohême
vous emporterez mon seigneur, je lui donnerai mon mandat
d'y rester tout un mois de plus que le délai
fixé d'avance pour ses adieux – et cependant, vraiment, Léonte,
l'amour que j'éprouve pour toi ne retarde pas d'une seconde
sur celui d'une femme pour son époux. – Vous resterez ?

POLIXENE

Non, madame.

HERMIONE Non, et quand même oui ?

POLIXENE

Je ne le puis, assurément.

HERMIONE

Assurément ?

Voilà de faibles vœux pour m'éconduire ; mais moi,
quand vos serments iraient arracher les astres à leur sphère,
je répondrais encore « Seigneur, on ne part pas. » Assurément,
vous ne partirez pas – cet « assurément » d'une dame
vaut bien celui d'un seigneur. Partirez-vous encore ?
Contraignez-moi à vous garder comme prisonnier
et non comme hôte. Ainsi vous ne payerez votre dû
qu'en nous quittant, sans vous ruiner en remerciements. Qu'en dites-vous ?
Mon prisonnier ? Mon hôte ? Par ce terrible « assurément, » je vous le jure,
vous serez l'un ou l'autre.

POLIXENE

Alors votre hôte, madame.

Car être votre prisonnier, voilà qui implique une offense,
qu'il m'est moins facile à moi de commettre
qu'à vous de châtier.

HERMIONE

Alors non point votre geôlière,

Mais votre aimable hôtesse. Allons, je veux vous questionner
Sur vos passe-temps enfantins, à mon époux et à vous-même.
Vous deviez être de jolis seigneurs à cet âge-là ?

POLIXENE

Oui, belle reine,

deux garnements s'imaginant que rien ne leur arriverait
qu'un lendemain semblable à aujourd'hui,
et d'être petits garçons pour l'éternité.

[...]

LEONTE

Alors, il est convaincu ?

Voix 4

HERMIONE Il restera, seigneur.

Voix 5

LEONTE

A ma requête il ne le voulait pas.

Voix 4, etc.

Hermione, ma très chère, jamais tu n'as parlé

pour un meilleur motif.

HERMIONE

Jamais ?

Voix 5, etc.

LEONTE

Jamais, sauf une fois.

HERMIONE Comment, deux fois j'ai bien parlé ? Et quelle est l'autre ?

[...]

Une fois déjà, une seule, j'ai parlé à propos ? Quand donc ?
Allons, dis-le, je brûle de le savoir.

LEONTE

Ma foi, ce fut au temps
où trois bons mois d'aigreur eurent péri dans l'amertume
avant que je parvienne à faire ouvrir ta blanche main,
à la serrer et à t'appeler mon amour ; et ce jour-là tu déclaras
« Je suis à toi pour toujours. »

HERMIONE

Oui, il s'agit bien d'une grâce.
Là, vous le voyez à présent, deux fois j'ai bien parlé :
l'une m'a gagné pour toujours un royal époux,
et l'autre fois, un ami pour un peu de temps.

[Elle donne sa main à Polixène]

LEONTE [*A part*]

Trop chaud, trop chaud !

Pousser l'union des amitiés si loin, c'est unir leurs sangs.
Le *tremor cordis* me saisit : mon cœur danse,
mais pas de joie, non, pas de joie. Ces politesses
pourraient prendre un visage honnête – tirer quelque licence
d'un sein, d'un cœur trop généreux, fertile en bontés,
et bien convenir au sujet ; elles le pourraient, soit, je l'accorde.
Mais se masser les mains, se pincer les doigts
comme ils le font en ce moment, et ces sourires étudiés
comme dans un miroir, puis ces soupirs,
dignes du cerf à l'agonie – oh, voilà bien des politesses
que mes entrailles n'aiment guère, et mon front non plus.
[...]

DEUXIÈME SUITE D'EXTRAITS

Acte II, scène 1

[...]

HERMIONE Que disent vos sages murmures ? Allons, monsieur, me revoici à nouveau toute à vous. **S'il vous plaît, asseyez-vous à nos côtés et dites-nous un conte.**

MAMILLIUS Faut-il qu'il soit joyeux ou triste ?

HERMIONE Aussi joyeux qu'il vous plaira.

MAMILLIUS Pour l'hiver, mieux vaut qu'il soit triste. J'en connais un plein d'esprits et de gobelins.

HERMIONE Va pour ce conte, mon bon monsieur.

Allons, asseyez-vous, allons, et faites de votre mieux pour m'effrayer avec vos esprits ; pour cela, vous êtes très fort.

MAMILLIUS Il était une fois un homme –

HERMIONE Non, venez vous asseoir. Puis poursuivez.

MAMILLIUS Il vivait près du cimetière d'une église – je vais le dire tout doucement, ces cigales, là-bas, ne l'entendront pas.

HERMIONE Très bien alors, racontez-le-moi à l'oreille.

[*Entrent à l'écart LEONTE, ANTIGONUS et plusieurs SEIGNEURS*]

[...]

Acte II, scène 3

LE SERVITEUR Monseigneur. **Voix 7**

LEONTE Comment va mon garçon ? **Voix 8**

LE SERVITEUR Il s'est reposé cette nuit ; il y a bon espoir que la crise est passée. **Voix 7**

LEONTE Voir sa noblesse **Voix 8 etc.**

concevoir le déshonneur de sa mère !

Aussitôt il a décliné, flétri, frappé profondément,

il a lié, fixé cette honte en lui-même

en laissant sombrer son esprit, son appétit et son sommeil,

et succombé à la langueur. Laissez-moi seul. Allez-vous-en

et voyez comment il se porte.

[*Sort le Serviteur*]

Assez, assez, ne plus penser à lui !

De ce côté, la seule idée de ma vengeance

retombe sur ma tête – et par lui-même il est trop puissant

et par ses partisans ou ses alliés. Laissons-le donc

jusqu'à une occasion propice. Et pour ma vengeance présente,

tirons-la d'elle. Camillo et Polixène
se rient de moi, se font un jeu de mon malheur ;
ils ne riraient pas tant si je pouvais les atteindre – elle non plus,
qui est en mon pouvoir.

Entrent PAULINA [*portant un bébé*], *des Serviteurs*, ANTIGONUS, *quelques SEIGNEURS*
[...]
LEONTE Holà, quel est ce vacarme ?

PAULINA Vacarme ? non pas, monseigneur, mais discussion indispensable
sur le choix des parrains que fera votre Altesse. **Voix 9 etc.**

LEONTE Comment ?
Qu'on emmène cette femme audacieuse ! Antigonus,
tu avais reçu l'ordre de l'empêcher de m'approcher ;
je savais bien qu'elle le ferait.

ANTIGONUS Je lui avais dit, monseigneur, **Voix 10**
que sous peine de votre courroux et du mien
elle ne devait pas vous visiter.

LEONTE Eh bien ? Ne sais-tu pas te faire obéir ?
PAULINA S'il y va de l'honneur, sans doute ; mais ici –
à moins qu'il ne suive la voie que vous avez prise
et ne me fasse détenir pour avoir tenu à l'honneur – croyez-moi,
il ne me gouvernera pas.

ANTIGONUS Là, vous voyez – **Voix 10 etc.**
quand elle prend le mors au dents, je la laisse filer son train,
mais pas de danger qu'elle bronche.

PAULINA Mon bon suzerain, je viens à vous –
et je vous supplie de m'écouter, moi qui me vante d'être
votre très loyale servante, votre docteur
et conseillère obéissante, mais qui se risquerait moins
à sembler telle en réconfortant vos forfaits
que tels autres qui vous paraissent si soumis – je dis donc que je viens à vous
de la part de votre bonne Reine.

LEONTE Bonne reine !

PAULINA Bonne Reine, seigneur, bonne Reine, je dis « bonne Reine »,
et j'établirais sa bonté les armes à la main
si j'étais un homme, le pire d'entre vous tous.

LEONTE [*Aux seigneurs*] Emmenez-la de force.

PAULINA Celui qui compte ses yeux pour rien
n'a qu'à poser la main sur moi ! Je partirai de mon plein gré,
mais d'abord, mon message. La bonne Reine –
car elle est bonne – vous a donné une fille,
et la voici. Elle la recommande à votre bénédiction.

LEONTE [Elle dépose le bébé]
Assez, dehors ! **Voix 11**
Dragon, sorcière ! Chassez-la, hors d'ici !
Matrone infâme, entremetteuse !

PAULINA **Voix 12**
Ca non ;
j'en sais aussi peu là-dessus que vous
quand vous me donnez ce titre, et je ne suis pas moins honnête
que vous êtes fou – ce qui, je vous assure,
à voir comment va le monde, suffit pour qu'on me dise honnête.

LEONTE **Traîtres ! Voix 11 etc.**
Ne la pousserez-vous pas dehors ? [*A Antigonus*] Donne-lui la bâtarde,
vieux gâteaux déplumé par ta femelle, délogé du perchoir
par ta Dame Perdrix ! Prends la bâtarde –
j'ai dit prends-la – donne-la à ta mégère !

PAULINA [*A Antigonus*] **Voix 12 etc.**
Qu'à tout jamais
tes mains soient exécrées, si tu vas prendre
la Princesse en entendant le nom ignoble
qu'il veut la contraindre à porter !

LEONTE Monsieur s'incline devant sa femme.

PAULINA Si vous pouviez en faire autant ! Personne alors ne douterait
que vous reconnaissez pour vôtres vos enfants.

LEONTE Un nid de traîtres !

ANTIGONUS Pas moi, par cette bonne lumière.

PAULINA Ni moi, ni personne
sauf un ici présent, à savoir lui – car c'est lui-même qui trahit
son propre honneur sacré, celui de sa Reine,
celui de son fils, notre espoir, celui de son enfant, tous livrés à la calomnie,
au dard plus aigu que le glaive ; c'est lui-même qui se refuse –
et dans le cas présent c'est là une malédiction,
car nous ne pouvons l'y contraindre – à arracher une bonne fois
la racine de sa croyance, qui est aussi pourrie

que peut être solide un chêne ou un rocher.

LEONTE Une jacassière
sans profit et sans frein, qui a rompu la tête à son mari
et vient dès lors me tenir tête à moi ! Ce crapaud-là n'est pas le mien,
il est issu de Polixène.
Emportez-le, et avec celle qui l'a mis bas
Jetez-moi ça au feu !

PAULINA Elle est à vous ;
et si vous permettez qu'on vous applique le vieux dicton,
elle vous ressemble tellement que c'en est dommage. Voyez, messeigneurs,
en lettres minuscules, c'est toute la matière
et la vraie copie de son père – les yeux, le nez, la lèvre,
ce petit froncement de sourcils, son front, mais oui, la fente, là,
et ses jolies fossettes, sur le menton et sur les joues, ses sourires,
le dessin et le moule exact des mains, des ongles, des doigts.
Toi, Nature, bonne déesse, toi qui l'as faite
si pareille à son géniteur, si ton règne s'étend
jusqu'à l'ordre de son esprit, mets-y de toutes les couleurs
mais pas de jaune, de peur que comme son père
elle doute que ses enfants soient de son mari !

LEONTE Mégère obscène !
Et toi, minable, tu mérites d'être pendu,
faute de maîtriser sa langue.

ANTIGONUS Pendez tous les maris
incapables d'un tel exploit, et vous n'aurez plus guère
de sujets dans votre royaume.

LEONTE Une fois encore, emmenez-la !
PAULINA Le plus dénaturé, le plus indigne des seigneurs
n'agirait pas autrement.

LEONTE Je te ferai brûler.

PAULINA Je m'en moque.
Un tel bûcher, c'est l'hérétique qui le dresse,
et non pas celle qui y brûle. Je ne veux pas vous traiter de tyran –
mais user de tant de cruauté envers votre Reine
et ne pouvoir faire tourner vos accusations
que sur les gonds branlants de vos rêveries, il y a là
comme un relent de tyrannie, et qui va vous rendre ignoble,
oui, un scandale aux yeux du monde !

LEONTE [*aux Seigneurs*] Sur votre allégeance,
sortez-la de ma chambre ! Si j'étais un tyran,
où en serait sa vie ? Jamais elle n'oserait m'appeler ainsi
si elle me connaissait pour tel. Emmenez-la !

PAULINA S'il vous plaît, ne me poussez pas... là, je m'en vais.
Veillez sur votre enfant, seigneur, elle est à vous ; et puisse Jupiter
La pourvoir d'un meilleur esprit pour la conduire ! Pourquoi ces mains ?
Vous qui vous montrez si tendres pour ses folies
ne lui ferez jamais de bien, aucun de vous.
C'est bon, c'est bon ! Au revoir, nous sommes partie.

Elle sort

TROISIÈME SUITE D'EXTRAITS

Acte III, scène 2

Entrent LEONTE, DES SEIGNEURS, *et* DES OFFICIERS DE JUSTICE
[...]

HERMIONE Monsieur, épargnez vos menaces.
L'épouvantail dont vous tentez de m'effrayer, je le recherche.
La vie pour moi ne peut être d'aucun profit.
Votre faveur, couronne et bonheur de ma vie,
je la tiens pour perdue, car je sens bien qu'elle est partie,
mais je ne sais par quel chemin. Ma deuxième joie
et le premier fruit de mon corps, on m'écarte de sa présence
comme si j'étais contagieuse. Mon troisième bonheur,
né sous un astre infortuné, voilà que de mon sein,
sa bouche innocente encore pleine du lait de l'innocence,
on l'arrache, on la traîne au meurtre ; et moi, à tous les coins de rue
on me proclame une catin ; une haine sans retenue
me prive des relevailles, du privilège des accouchées
de toutes conditions ; et pour finir, en toute hâte
on m'expose en ce lieu, à tous les vents, sans m'accorder
quelque délai pour mon repos. Dites-moi donc, mon suzerain,
quels bienfaits vois-je ici survivre
au nom desquels je devrais redouter la mort ? Achevez donc.
Un dernier mot pourtant – ne vous méprenez pas : la vie,
j'en fais moins de cas qu'un fétu, mais quant à mon honneur,
que je voudrais voir libre – si je dois être condamnée
sur de simples suppositions, toute preuve étant en sommeil
à moins que ne l'éveillent vos jalousies, alors je le proclame devant vous :
c'est là le règne de l'arbitraire, non de la loi. – Honorables seigneurs,
j'en appelle à l'oracle.
Qu'Apollon soit mon juge.

UN SEIGNEUR Votre requête
est on ne peut plus juste. **Que l'on produise donc,
au nom d'Apollon, son oracle !**

[*Sortent quelques officiers*]

HERMIONE Mon père fut l'Empereur de Russie.

Oh, s'il était vivant, s'il contemplait ici
le procès de sa fille ! si seulement il pouvait voir
l'abjection de mon infortune – mais avec un regard
de pitié et non de vengeance.

[*Entrent des OFFICIERS, avec CLEOMENE et DION*]

UN OFFICIER **Jurez d'abord sur cette épée de justice** **Voix 1**
que vous, Cléomène et Dion, ensemble vous êtes rendus
à Delphos, pour en rapporter
cet oracle scellé et à vous confié par la main
du prêtre du grand Apollon ; et que depuis
vous n'avez pas osé rompre le sceau sacré
ni lire les secrets qu'il protégeait.

CLEOMENE *et* DION Nous jurons tout cela. **V 2 et 3**

LEONTE Rompez les sceaux et lisez.

UN OFFICIER [*Lisant*] **« Hermione est chaste, Polixène sans reproche, Camillo un fidèle sujet, Léonte un tyran jaloux, l'enfant innocente est sa fille légitime, et le Roi vivra sans héritier si ce qui est perdu n'est pas trouvé. »** **Voix 1**

LES SEIGNEURS **Béni soit le grand Apollon !** **V 2 et 3**

HERMIONE Gloire à lui ! **V 4**

LEONTE Tu as bien lu ? **V 5**

L'OFFICIER Oui, monseigneur, exactement **Voix 1**
ainsi qu'il est écrit ici.

LEONTE Il n'y a pas un mot de vrai dans cet oracle.
La session se poursuit ; tout cela n'est que faussetés. **Voix 5 etc.**

[*Entre un SERVITEUR*]

LE SERVITEUR **Monseigneur, le Roi, le Roi !** **Voix 6 etc.**

LEONTE Quel est ton message ?

LE SERVITEUR Oh, sire, il ne me vaudra que la haine.

Le Prince votre fils, méditant et craignant
le sort de la Reine, est parti.

LEONTE Comment, parti ?

LE SERVITEUR Est mort.

LEONTE Apollon est irrité, et les cieux mêmes
frappent mon injustice.

[*Hermione s'évanouit*]

Qu'y a-t-il ?

PAULINA Cette nouvelle est fatale à la Reine. Baissez les yeux, voyez ce que fait la mort au travail. **Voix 7 etc.**

LEONTE Emportez-la.
Son cœur a plié sous la charge ; elle s'en remettra.
J'ai accordé trop de crédit à mes soupçons.
Je vous en prie, prodiguez-lui avec tendresse
les remèdes qui lui rendront la vie.

[*Sortent PAULINA et les DAMES DE COMPAGNIE avec les Officiers portant HERMIONE*]

LEONTE **Apollon, pardonne** **Voix 8**
P'affreux outrage qui a profané ton oracle.
Je veux me réconcilier avec Polixène,
reconquérir ma reine, rappeler le bon Camillo,
que je proclame aussi fidèle que charitable –
car dans le transport de ma jalousie,
en proie à des pensées de sang et de vengeance,
j'avais désigné Camillo pour administrer du poison
à mon ami Polixène – et cela serait arrivé
si la bonne âme de Camillo n'avait freiné
mes vives instructions, alors même que j'invoquais sa mort ou mes faveurs
en vue de le menacer ou de l'inciter,
s'il ne le faisait pas ou une fois le coup fait. Lui, dans sa grande humanité
et n'écoutant que son honneur, alla trouver mon hôte royal
et lui révéla mon complot, sacrifiant ici sa fortune –
or vous savez qu'elle était haute –
pour se confier aux hasards certains d'innombrables incertitudes,
son honneur pour toute richesse. Comme il brille
à travers ma rouille ! Et combien sa piété
rend mes forfaits encore plus noirs !

[*Entre PAULINA*]

PAULINA Jour de malheur ! **Voix 7**
Oh, coupez mes lacets, sinon mon cœur, dans son effort pour les briser,
Va se rompre à son tour !

UN SEIGNEUR Quel accès vous saisit, ma bonne dame ? **Voix 3**

PAULINA [*A Léonte*] Tyran, quels tourments recherchés me réserves-tu ?
Vas-tu rouer, écarteler, brûler, écorcher, ou bouillir ?
Dans du plomb fondu, dans de l'huile ? Quel supplice ancien ou nouveau

dois-je subir, puisque chacune de mes paroles
mérite de goûter aux pires de tes cruautés ? Ta tyrannie,
en travaillant main dans la main avec tes jalousies –
des songeries trop faibles pour les garçons, trop immatures et niaises
pour des fillettes de neuf ans ! – oh, songe à ce qu'elles ont fait,
et puis succombe à la folie, à la folie pure – car
toutes tes folies passées n'en étaient que les condiments !
[...]

**Mais pour ce dernier coup – oh seigneurs,
Quand je vous l'aurai dit, criez malheur ! – la Reine, la Reine,
la plus douce, la plus chère des créatures est morte, et la vengeance pour
cela
ne s'est pas encore abattue ! [...]**

Acte III, scène 3

La scène est en Bohême

ANTIGONUS

Viens, pauvre enfant.

J'ai entendu dire, sans le croire, que les esprits des morts
peuvent revenir marcher ici-bas. Si cela est, ta mère
m'est apparue la nuit dernière,
[...]

puis, l'émotion passée,
voici les mots qu'elle s'arracha : « Mon bon Antigonus,
puisque le destin, s'opposant à ta nature plus généreuse,
a fait de ta personne celle qui devra exposer
ma pauvre fille, conformément à ton serment,
la Bohême ne manque pas de lieux écartés ;
va là-bas répandre tes pleurs et laisser l'enfant à ses larmes ;
et comme elle est comptée comme à jamais perdue, je t'en prie, nomme-la
Perdita. Pour prix de cette ignoble mission
dont mon seigneur t'a chargé, tu ne reverras jamais plus
ta femme, Paulina. » Là-dessus, elle poussa des cris aigus
et se fondit dans l'air ambiant. Très effrayé,
il m'a fallu du temps pour me ressaisir, et j'ai pensé
que tout cela était réel et non un songe. Les rêves ne pèsent rien,
mais là, pour une fois, et même avec superstition,
je veux que celui-ci me guide. Je crois décidément
qu'Hermione a souffert sa mort
et qu'Apollon, puisque l'enfant est bel et bien
issue du Roi Polixène, doit vouloir que je la dépose ici
pour y vivre ou mourir, sur la terre
de son vrai père. Petite fleur, que la fortune t'accompagne,

[Il dépose l'enfant]

repose ici, et là ce mot, là ce bagage,

[Il dépose un ballot et une boîte]

qui, si la fortune y consent, pourra richement te nourrir
et même te doter. [Coup de tonnerre] La tempête... Pauvre petite,
par la faute de ta mère, tu te vois ainsi exposée
à la perte, et peut-être à ses conséquences ! Je ne puis pleurer,
mais mon cœur saigne, et c'est pour moi une malédiction
que d'être contraint par serment d'agir ainsi. Adieu.

Le jour s'assombrit à vue d'oeil ; ta berceuse s'annonce
trop rude. Je n'ai jamais vu
les cieux si obscurs en plein jour.

[Grognement d'ours]

Un cri sauvage !

Je ferais mieux de m'embarquer.

[Entre un ours]

La chasse a commencé ;

me voilà parti pour toujours !

Il sort, poursuivi par un ours

[Entre un BERGER]

LE BERGER Ah, s'il n'y avait pas d'âge entre dix et vingt-trois ans, ou si la jeunesse ne faisait que dormir pendant tout ce temps-là – car il n'y a rien entre les deux sauf engrosser les filles, faire du tort à ses aînés, voler, se bagarrer – Hé là, vous avez entendu ?... A part ces cervelles trop cuites de dix-neuf ou vingt-deux ans, qui d'autre irait à la chasse par un temps pareil ? Ils ont fait fuir deux de mes plus beaux moutons, et j'ai bien peur que le loup ne les dénêche avant leur maître ; s'ils se trouvent quelque part, c'est au bord de la mer, en train de brouter du lierre. Puissent les dieux me porter chance !

[Il aperçoit l'enfant]

Qu'est-ce que nous avons là ? Pitié de nous, un gosse ! Un très joli petit gosse. Garçon ou fille, je me demande ? Très jolie, vraiment très jolie – sûrement une amourette : je ne suis peut-être pas un rat de bibliothèque, mais je déchiffre quand même de la dame de compagnie dans cette amourette-là. C'est de la besogne de palier, ça, de la besogne de placard, de la besogne de derrière la porte ; ceux qui l'ont faite ont eu plus chaud en la fabriquant que la pauvre petite à cette heure. Je vais la prendre, par pitié ; mais je vais attendre que mon fils arrive ; c'est lui qui vient de lancer son appel. Holà-ho-ho !

[Entre le CLOWN]

LE CLOWN Hé-lo-ah, lo-ah !

LE BERGER Quoi, t'es tellement près ? Si tu veux voir une chose dont tu parleras encore quand tu seras mort et pourri, alors viens voir par là. Qu'est-ce qui te fait souci, mon gars ?

LE CLOWN J'ai vu de telles visions, en mer et sur terre ! Mais je ne peux pas appeler ça une mer, vu qu'à cette heure elle est le ciel ; entre elle et le firmament vous ne pourriez pas glisser la pointe d'un poignard.

LE BERGER Pourquoi, mon fils, elle a l'air de quoi ?

LE CLOWN Ah, si vous pouviez voir comme elle frémit, comme elle fait rage, comme elle envahit le rivage – mais ça, c'est hors sujet. Oh, le cri si pitoyable des âmes infortunées ! Tantôt on les voit, tantôt on ne les voit pas ; voilà le bateau qui perce la lune avec son grand mât, et puis le voilà englouti dans les bouillons et dans l'écume, comme un bouchon qu'on balance dans un tonneau. Et du côté de l'armée de terre, il fallait voir comment l'ours lui arrachait son omoplate, comment il a crié au secours et m'a dit qu'il s'appelait Antigonus, qu'il était noble... Mais pour en finir avec le bateau, il fallait voir comment la mer l'a avalé ; mais d'abord, comment les pauvres âmes rugissaient, et la mer qui se moquait d'eux ; et comment le pauvre gentilhomme rugissait, et l'ours qui se moquait de lui, et que je te rugis de partout, plus fort que la mer ou que la tempête.

LE BERGER Miséricorde, mon gars, c'est arrivé quand ?

LE CLOWN Là, là, tout de suite ! Je n'ai pas cligné de l'œil depuis que j'ai vu ces visions ; les hommes ne sont pas encore refroidis sous l'eau, et l'ours n'a même pas fini la moitié du gentilhomme – il y travaille en ce moment même.

LE BERGER Ah, si j'avais pu être aux côtés du vieillard pour le secourir !

LE CLOWN Ah, si vous aviez pu être à côté du bateau pour le secourir ! Là-bas, votre charité aurait perdu pied.

LE BERGER Triste affaire, triste affaire ! Mais regarde un peu par ici, mon gars, et loue les dieux : tu crois des êtres qui meurent, et moi des êtres nouveaux-nés. Voilà une vision pour toi : regarde, des langes dignes de la fille d'un écuyer... Tu as vu ça ? ...

[Il montre la boîte du doigt]

Ramasse-la, ramasse-la, mon gars ; ouvre-la.

[Le CLOWN ramasse la boîte]

Voyons voir – on m'a prédit que les fées feraient ma richesse. Cette petite doit être un cadeau des fées. Ouvre-la ; qu'est-ce qu'il y a dedans, mon gars ?

LE CLOWN [Ouvrant la boîte] Vieil homme, ta fortune est faite ! Si tes péchés de jeunesse te sont pardonnés, tu as de quoi vivre. De l'or, rien que de l'or !

LE BERGER C'est de l'or des fées, mon gars, et la suite va le confirmer. Emporte-le, garde-le bien. On rentre, on rentre, par le chemin le plus court ! On est des veinards, mon gars, et pour le rester, il suffit de savoir garder un secret. Mes moutons, laisse-les courir. Viens, mon brave gars, vite, on rentre.

LE CLOWN Rentrez par le plus court avec vos trouvailles, moi, **je m'en vais voir si l'ours en a fini avec le gentilhomme, et combien il en a mangé. Ils ne sont pas féroces sauf quand ils ont faim. S'il en a laissé quelque chose, je vais l'enterrer.**

QUATRIÈME EXTRAIT

Acte IV, scène 1

Entre le TEMPS, qui fait le Récitant

Plaisir des uns, de tous l'épreuve, étant la joie et la terreur
Des bons autant que des mauvais, je fais et je détruis l'erreur ;
Et maintenant je prends sur moi, que l'on peut bien nommer le Temps,
D'ouvrir mes ailes. Cependant n'allez point m'accuser de vol
Si je glisse dans mon passage aussi rapide qu'un envol

Voix 9

Sur un progrès de seize années sans vous présenter la substance
D'un intervalle si profond, moi dont si grande est la puissance

Que je renverse toute loi et qu'une heure issue de mon âge
Plante et arrache la coutume. / Accordez-moi donc ce passage

Voix 10

Tel que je suis : déjà moi-même avant l'ordre le plus ancien
Ou l'usage de votre siècle, et qui demeure le témoin

Des temps qui virent leur naissance, et destiné à l'être autant
Des fraîches gloires de ce jour dont je ternirai l'éclatant

Lustre présent, lui qui prétend que mon vieux conte est démodé.

Un tel passage, il vous suffit de patiemment me l'accorder –

Voix 11

Et je tourne mon sablier, afin que ma scène progresse

Comme si vous aviez dormi : voici que Léonte je laisse,

Si accablé par les effets de sa jalousie délirante

Qu'il vit reclus ; et désormais, je voudrais qu'on me représente

Ayant franchi, chers spectateurs, les mers afin de parvenir

Jusqu'en la superbe Bohême, et puissiez-vous vous souvenir

Que j'ai parlé d'un fils du Roi, qu'il faut vous nommer à présent :
Florizel ; mais vous l'ayant dit, je passe sans perdre un instant
A notre belle Perdita, dont la grâce alla grandissant
A tel point que c'en est merveille. / Or ce qu'on peut espérer d'elle,
Je ne vous le prédirai pas : quand le Temps porte des nouvelles,
Attendez donc qu'il les révèle. En ce qui concerne sa vie,
La voici fille de pasteur ; de quoi sera-t-elle suivie,
Cela est l'affaire du Temps. Allons, accordez-m'en autant,
Si jamais vous avez connu un temps pire que le présent ;
Sinon, voici ce Temps présent, qui lui-même est venu vous dire
Qu'il vous souhaite vivement de n'en jamais connaître un pire.

Voix 12

CINQUIÈME EXTRAIT

Acte IV, scène 4

Entrent FLORIZEL, PERDITA, [et à leur suite, à quelque distance,] le BERGER, le CLOWN ; POLIXENE, CAMILLO [déguisés] ; MOPSA, DORCAS, Serviteurs, [Bergers et Bergères]

FLORIZEL Ces atours inhabituels animent chacun de vos traits
d'une autre vie : non plus une bergère, Flore en personne
paraissant sur le front d'avril ! Ce jour de tonte des moutons
est comme une assemblée des dieux mineurs,
et vous en êtes la reine.

PERDITA Monsieur, mon gracieux seigneur,
châtier vos excès de langage, cela n'est pas de mon ressort –
oh, pardon de les nommer ainsi ! Votre haute personne,
gracieuse cible des regards de tout le pays, voilà que vous l'éclipsez
en habit de pasteur, tandis que moi, humble et pauvre demoiselle,
je suis parée comme une déesse... S'il ne se faisait à nos fêtes
à chaque table une folie, que nos convives font passer
en l'assaisonnant de coutume, je rougirais
de vous voir attifé ainsi – et je m'évanouirais
si je devais me voir dans une glace.

FLORIZEL Je bénis le jour
où mon brave faucon choisit de survoler
les terres de ton père.

PERDITA Veuillez Jupiter vous donner raison !
Pour moi, l'écart de nos deux rangs est source d'angoisse – votre grandeur
n'a pas été accoutumée à craindre – en cet instant même je tremble
quand je songe que votre père, par je ne sais quel accident,
pourrait passer dans les parages, comme vous – ô Destinées !
De quel œil verrait-il son ouvrage, si noble,
dans une aussi vile reliure ? qu'en dirait-il ? ou de quel front
pourrais-je soutenir, dans cet appareil emprunté,
sa sévère présence ?

[LE BERGER, LE CLOWN, MOPSA, DORCAS, et d'autres s'avancent, ainsi que
POLIXENE et CAMILLO, déguisés]

[...]

PERDITA Monsieur, bienvenue.
Mon père, telle est sa volonté, m'a confié le rôle

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE SHAKESPEARE – *Le Conte d'hiver*

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

de l'hôtesse pour la journée. Vous êtes le bienvenu, monsieur.
Passe-moi ces fleurs, Dorcas. Respectables seigneurs,
voici pour vous du romarin et de la rue ; elles conservent
leur aspect et leur saveur tout au long de l'hiver.
[*Donnant des fleurs*] Que le souvenir et la grâce soient sur vous,
et bienvenue à notre fête !

POLIXENE Jolie bergère –
et vous l'êtes, vraiment !, vous faites bien de décorer notre âge
avec ces fleurs d'hiver.

PERDITA Monsieur, l'année va vieillissant ;
l'été n'étant pas encore mort ni le tremblant hiver
déjà éclos, les plus belles fleurs de saison
sont nos œillets et nos giroflées panachées,
surnommées par certains les bâtardes de la nature ; mais cette espèce
ne pousse pas dans notre jardin rustique, et je ne me soucie guère
d'en obtenir des plants.

POLIXENE Douce jeune fille, pourquoi
les négligez-vous ?

PERDITA C'est qu'on m'a dit
qu'elles doivent leur bariolage à un art qui collabore
avec la grande nature créatrice.

POLIXENE Admettons-le ;
et pourtant pas moyen d'améliorer la nature
à moins que la nature ne nous produise ce moyen ; et donc, au-dessus de l'art
qui selon vous ajoute à la nature, il est un art
que la nature produit. Voyez-vous, chère demoiselle, nous marions
un plus noble rameau à la souche la plus sauvage
et poussons une écorce d'essence plus vile à concevoir
au contact d'un bourgeon de plus haute race. C'est là un art
qui corrige en effet la nature – qui plutôt la transforme –
mais cet art est lui-même nature.

PERDITA C'est bien vrai.

POLIXENE Alors enrichissez votre jardin de giroflées,
ne les traitez plus de bâtardes.

PERDITA Je n'enfoncerai pas
mon plantoir en terre pour en repiquer une seule ;
tout comme je ne voudrais pas, si je me peignais le visage,
que cela plaise à ce jeune homme et qu'il n'ait nul autre motif
de désirer me rendre mère. Voici des fleurs pour vous :
chaude lavande et menthe, sarriette et marjolaine,
et du souci qui se couche avec le soleil
et avec lui se lève, en larmes. Ce sont des fleurs
de mi-saison, et je crois qu'on les offre
à des hommes d'âge mûr. [*Elle donne des fleurs*] Vous êtes très bienvenus.

CAMILLO Je n'irais plus au pré, si j'étais dans votre troupeau ;
je n'irais plus qu'auprès... de vous.

PERDITA Mais non, hélas !
vous finiriez si maigre que les mauvais vents de janvier
vous transiraient la carcasse. [*A Florizel*]

Je voudrais des fleurs de printemps pour en orner
le temps de votre âge ; [*aux bergères*] le vôtre, et le vôtre aussi,
vous dont s'épanouit à peine la chaste corolle
de votre tendre virginité – ô Proserpine,
si j'avais aujourd'hui les fleurs que ton effroi te fit pleuvoir
du haut du char de Pluton ! Les jonquilles
revenues avant que l'hirondelle ne l'ose et qui charment
par leur beauté les brises de mars ; les violettes imperceptibles
mais plus douces que les paupières battant sur les yeux de Junon
ou que le souffle aux lèvres de Cythérée ; les pâles primevères,
qui meurent sans s'être mariées avant d'avoir pu contempler
Phébus brillant de tous ses feux (souvent les jeunes filles
succombent à ce mal) ; les audacieux coucous des bois,
la couronne impériale, les iris de toutes sortes
et parmi eux les fleurs de lys. Ah, si j'en avais sous la main
pour vous en tresser des guirlandes et sur mon doux ami
les répandre encore et encore !

FLORIZEL

Quoi, comme sur un corps ?

PERDITA Non, comme sur un parterre où l'amour joue et se repose,
et non comme sur un corps – ou comme un corps sans sépulture,
sauf palpitant entre mes bras. Allons, prenez vos fleurs !
il me semble que je joue ainsi que je l'ai vu faire
aux pastorales de Pentecôte : mon costume, décidément,
transforme mon humeur !

[...]

POLIXENE [*A Camillo*] C'est la plus jolie fille du peuple qui ait jamais
batifolé sur ces prairies. Tout dans ses actes et dans ses airs
respire quelque chose de plus grand qu'elle,
trop noble pour un tel lieu.

Voix 1 etc.

CAMILLO

Il lui dit deux mots

qui lui mettent le sang aux joues – en vérité, elle est
Sa majesté des marmelades maison.

V2

LE CLOWN Allez, la musique !

Voix 3

DORCAS C'est Mopsa, votre maîtresse ; tiens donc, de l'ail pour parfumer ses baisers !

Voix 4

MOPSA Ca va, oui !

Voix 5

LE CLOWN Plus un mot, plus un mot ; attention à nos bonnes manières. **Voix 3 etc.**
Allez, la musique !

[...]

Entre AUTOLYCUS [*portant une fausse barbe et chargé de son balloï*], *chantant*

[...]

LE CLOWN Je ne vous ai pas raconté comment je me suis fait escroquer en chemin et
comment j'ai perdu tout mon argent ?

AUTOLYCUS C'est bien vrai, monsieur, il y a des escrocs dans les parages – et donc, il convient d'ouvrir l'œil.

Voix 6 etc.

LE CLOWN N'aie pas peur, mon gars, par ici, tu ne perdras rien.

AUTOLYCUS Je l'espère bien, monsieur, car j'ai là bien des articles de choix.

LE CLOWN Qu'est-ce tu nous amènes ? Des ballades ?

AUTOLYCUS En voici une sur un air très déchirant, l'histoire de la femme d'un usurier qui a accouché en un seul coup de vingt sacs d'argent, et qui mourait d'envie de manger des têtes de vipère et des crapauds à la carbonnade.

MOPSA Vous croyez que c'est vrai ?

AUTOLYCUS Très vrai, c'est arrivé il y a moins d'un mois.

DORCAS Dieu me garde d'épouser un usurier !

AUTOLYCUS Voyez le nom de la sage-femme, une certaine dame Bien-Pendue, plus cinq ou six honnêtes femmes qui étaient présentes. Pourquoi ferais-je circuler des mensonges ?

MOPSA Je vous en prie, achetez-la !

LE CLOWN Allons, mets-la de côté, et avant tout voyons d'autres ballades. On fera nos autres achats plus tard.

AUTOLYCUS Voici une autre ballade, l'histoire d'un poisson apparu sur nos côtes le mercredi quatre-vingts d'avril à dix-huit lieues au-dessus des flots, et qui a chanté cette ballade dénonçant les demoiselles au cœur dur. On estime qu'il s'agissait d'une femme transformée en poisson des mers froides pour s'être refusée à tout commerce de chair avec un homme amoureux d'elle. La ballade est très émouvante, et non moins vraie.

DORCAS Celle-là aussi, vous croyez qu'elle est vraie ?

AUTOLYCUS Cinq juges de paix l'ont contresignée, et elle a plus de témoins que mon sac ne peut en porter.

LE CLOWN Mets-la aussi de côté. Une autre.

AUTOLYCUS Celle-ci est une ballade gaie, mais elle est très jolie.

MOPSA Va pour les ballades gaies.

[...]

mais pour certains autres motifs, mon grave monsieur,
qu'il ne vous convient pas de savoir, de cette affaire
je ne veux pas que mon père soit informé.

POLIXENE Il faut qu'il sache.

FLORIZEL Il ne saura pas.

POLIXENE Je t'en prie, il le faut.

FLORIZEL Non, il ne doit pas.

POLIXENE Il le faut, mon fils ; il n'est pas forcé qu'il déplore
ton choix quand il le connaîtra.

FLORIZEL Allons, allons, il ne doit pas.
Concluons notre union.

POLIXENE [retirant son déguisement] Conclus ton divorce, mon jeune monsieur,
voix 9

que je n'ose appeler mon fils ! Tu es trop vil
pour qu'on te reconnaisse – toi l'héritier d'un sceptre,
qui ne rêves que d'une houlette ! [Au Berger] Toi, le vieux traître,
je regrette qu'en te faisant pendre je ne puisse abrégier ta vie
de plus d'une semaine. [A Perdita] Et toi, la poupée neuve,
sorcière séductrice, qui ne peux ignorer
à quel pigeon royal tu t'attaquais...

LE BERGER Oh, mon cœur ! **voix 7**

POLIXENE ...Je ferai fouailler ta beauté à coups de ronces, afin de la ravalier
en-dessous de ta condition ! [A Florizel] Quant à toi, garçon stupide,
si j'apprends que tu pousses ne serait-ce qu'un seul soupir
à l'idée de ne plus jamais revoir ce joli morceau – j'ai dit jamais,
j'y compte bien –, nous t'écartons de notre succession,
et te considérons comme étranger à notre sang, oui, à notre lignage,
plus éloigné de lui que Deucalion ! Tu m'as bien entendu.
Suis-nous à la cour. [Au Berger], Toi, le rustaud, pour cette fois,
bien que débordant de colère, nous te tenons quitte
du coup fatal dont elle frappe. [A Perdita] Et toi, enchantement,
bien digne d'un pasteur – oui, même de celui-ci,
lui qui se montre, sauf pour ce qui touche à notre honneur,
indigne de toi – si jamais tu soulèves encore
ces loquets campagnards pour le laisser entrer,
si tes embrassements encerclent à nouveau son corps,
j'inventerai pour toi une mort aussi cruelle

que tu es délicate pour la souffrir !

Il sort

PERDITA

Ici même détruite !

Voix 10

Je n'avais pas trop peur, car une ou deux fois
j'ai bien failli parler pour lui dire en face
que le même soleil qui brille sur sa cour
ne détourne pas son visage de notre ferme, mais
jette partout le même regard. [*A Florizel*] Voulez-vous bien partir, monsieur,
s'il vous plaît ? Je vous l'avais bien dit. Je vous en prie,
veillez sur votre état ; puisque mon rêve
s'est réveillé, il ne portera pas la couronne un pas de plus –
je m'en vais traire mes brebis et verser mes larmes.

CAMILLO

Eh bien, vieux père !

Voix 4

Parle avant de mourir.

LE BERGER

Je ne puis ni parler ni penser –
et je n'ose savoir ce que je sais. [*A Florizel*] Ah, monsieur,
vous avez abattu à quatre-vingt-trois ans
un homme qui comptait remplir sa tombe en paix – oui,
mourir sur le lit de mort de mon père
puis reposer auprès des restes d'un homme honnête – et voilà
qu'un bourreau me couvrira d'un linceul pour me coucher
là où nul prêtre ne bêche dans la poussière. [*A Perdita*] O malheureuse, fille
maudite,
tu savais qu'il était le prince, et tu as risqué l'aventure
de mêler ta foi à la sienne ! Détruit, détruit !
Si je peux mourir dans l'heure, alors j'ai assez vécu
pour mourir quand je le désire.

SIXIÈME SÉRIE D'EXTRAITS

Acte V, scène 2

La scène est en Sicile

Entrent AUTOLYCUS *et un premier* GENTILHOMME

AUTOLYCUS S'il vous plaît, monsieur, étiez-vous présent lors de ce récit ?

LE PREMIER GENTILHOMME **J'ai assisté à l'ouverture du sac, j'ai entendu le vieux berger raconter comment il l'avait trouvé ; là-dessus, après un instant de stupeur étonnée, nous avons tous reçu l'ordre de quitter la pièce.** Il me semble cependant avoir entendu le berger dire qu'il avait trouvé cette enfant.

AUTOLYCUS Je serais vraiment enchanté de connaître le fin mot de cette histoire.

LE PREMIER GENTILHOMME **Mon rapport n'a ni queue ni tête – mais les changements que j'ai perçus chez le Roi et chez Camillo étaient les signes mêmes de l'éblouissement. A force de se fixer l'un l'autre, on eût dit que leurs yeux allaient s'arracher de leurs orbites.** Il y avait de l'éloquence dans leur mutisme, du langage dans leurs moindres gestes ; ils avaient l'air d'avoir appris la rédemption d'un monde, ou sa destruction. Un émerveillement manifeste, voilà la passion qu'ils laissaient voir, mais le plus sagace observateur qui ne se fierait qu'à ses yeux n'aurait su dire si elle signifiait la joie ou l'affliction ; ce qui est sûr, c'est qu'ils étaient au comble de l'une ou de l'autre.

Entre un second GENTILHOMME

Voici venir un gentilhomme qui en sait peut-être plus long. Quelles nouvelles, Rogero ?

LE SECOND GENTILHOMME **Rien que des feux de joie ! L'oracle est accompli : la fille du Roi est retrouvée !** Un tel amas de merveilles vient de jaillir en moins d'une heure que les auteurs de ballades eux-mêmes ne sauront pas les exprimer.

Entre un troisième GENTILHOMME

Voici venir l'intendant de dame Pauline ; il peut vous mettre à jour. – Où en sommes-nous, monsieur ? Cette nouvelle, que l'on dit vraie, est si pareille à un vieux conte que sa réalité est tenue en forte suspicion. Le Roi a-t-il trouvé son héritier ?

LE TROISIEME GENTILHOMME Tout à fait vrai, c'est la vérité, si jamais vérité a pu naître de tels indices. Ce que vous entendez, vous jureriez le voir, **tant les preuves concordent. Le manteau de la Reine Hermione ; son joyau fixé à son col ; les lettres d'Antigonus retrouvées avec elle, dont on a reconnu l'écriture ; cet air de noblesse qui trahit une nature au-dessus de son éducation ; et une foule d'autres signes proclament qu'elle est en toute certitude la fille du Roi.** Avez-vous vu la rencontre des deux Rois ?

LE SECOND GENTILHOMME Non.

LE TROISIEME GENTILHOMME Alors vous avez perdu un spectacle qu'il fallait voir absolument, dont on ne saurait parler. Vous eussiez contemplé là une joie en couronnant une autre de si belle et bonne manière que le chagrin semblait pleurer en les quittant, car leur joie patageait dans les larmes. Et les yeux de se lever au ciel, et les mains de se dresser, avec des expressions si égarées qu'on ne pouvait les distinguer que par leur habit, non par leurs visages ! Notre Roi, à deux doigts de bondir de joie hors de lui-même pour avoir retrouvé sa fille, comme si cette joie était soudain devenue perte, s'écrie « O ta mère, ta mère ! » Puis demande pardon à Bohême, puis embrasse son gendre, puis de nouveau étouffe sa fille dans ses embrassements. Et voilà qu'il remercie le vieux berger, qui se tient là comme une vieille gargouille rongée par les saisons des règnes de bien des rois. Je n'ai jamais entendu parler de pareilles retrouvailles : le récit boite à vouloir les suivre, elle défait la description qu'on veut en faire.

LE SECOND GENTILHOMME Dites-moi, s'il vous plaît, qu'est-il advenu d'Antigonus, qui emporta l'enfant au loin ?

LE TROISIEME GENTILHOMME C'est encore comme un vieux conte, qui aura toujours de quoi parler même quand la croyance dort et que pas une oreille n'est ouverte : il a été mis en pièces par un ours. C'est ce qu'affirme le fils du berger, qui n'a pas seulement sa naïveté, laquelle semble considérable, pour garante de sa bonne foi, mais aussi un mouchoir et des anneaux qui lui ont appartenu, identifiés par Paulina.

LE PREMIER GENTILHOMME Qu'est-il advenu de son navire et de sa suite ?

LE TROISIEME GENTILHOMME Naufragés à l'instant même où leur maître a péri, et sous les yeux du berger, si bien que tous les agents qui ont contribué à exposer l'enfant ont connu leur perte en même temps qu'elle était trouvée. Mais oh, quel noble combat que celui qu'ont livré la joie et la peine en Paulina ! Elle avait un œil accablé par la perte de son époux, l'autre levé au ciel par l'accomplissement de l'oracle. Elle a soulevé de terre la princesse, qu'elle a bouclée dans ses bras comme pour l'épingler sur son cœur, et pour ne jamais plus risquer qu'elle s'en détache.

LE PREMIER GENTILHOMME La noblesse de tout cet acte était digne d'un public de rois et de princes, car ses acteurs en étaient eux-mêmes.

LE TROISIEME GENTILHOMME L'une des touches les plus délicates, et qui a bien lancé sa ligne dans mes yeux (elle n'en a retiré que l'eau, sans le poisson), est survenue lorsque fut contée la mort de la Reine, avec les circonstances qui la causèrent – vaillamment confessées et déplorées par le Roi : sa fille en fut blessée par son attention même, à tel point que glissant d'une expression à l'autre de sa douleur, elle gémit « Hélas ! » tout en saignant de larmes, j'ose le dire, car je suis sûr que mon propre cœur a pleuré du sang. Oui, les cœurs de pierre ont alors changé de couleur ; quelques-uns s'évanouirent, tous se lamentèrent ; si le monde entier l'avait vu, l'affliction aurait été universelle.

LE PREMIER GENTILHOMME Sont-ils revenus à la cour ?

LE TROISIEME GENTILHOMME Non. La Princesse, entendant parler de cette statue de sa mère qui est sous la garde de Paulina – un travail engagé depuis des années et qui vient tout juste d'être achevé par cet incomparable maître italien, Giulio Romano, qui, s'il disposait lui-même de l'éternité et pouvait accorder le souffle à ses œuvres, priverait la Nature de sa clientèle, tant il l'imite à la perfection... l'Hermione qu'il a faite est si proche d'Hermione que vous pourriez, à ce qu'on dit, lui adresser la parole et attendre qu'elle vous réponde ! C'est là-bas que les a conduits l'impatience de leur désir, et c'est là qu'ils pensent souper.

LE SECOND GENTILHOMME Je me disais bien qu'elle avait là-bas quelque affaire importante en cours, car elle a discrètement, deux ou trois fois par jour depuis la mort d'Hermione, fait des visites dans cette demeure à l'écart. Y allons-nous à notre tour, afin que notre compagnie se joigne aux réjouissances ?

LE PREMIER GENTILHOMME Qui s'en dispenserait s'il dispose du droit d'y entrer ? A chaque clin d'œil va naître une grâce nouvelle ; ce que nous devrions savoir, notre absence le dilapide. Allons-y.

Les Gentilshommes sortent

AUTOLYCUS A cette heure, si je ne sentais pas en moi ce reste de mon existence passée, quel avancement me tomberait sur la tête... C'est moi qui ai amené le vieux et son fils à bord du vaisseau du prince ; moi qui lui ai dit que je les avais entendus parler d'un sac et de je ne sais quoi ; mais comme il n'en avait à ce moment-là que pour la fille du berger – c'est ce qu'il croyait qu'elle était – et qu'elle commençait à souffrir d'un méchant mal de mer, comme lui ne valait guère mieux et que le mauvais temps se prolongeait, ce mystère est resté enfoui... Mais ça m'est égal, car si j'avais été le découvreur de ce secret, cela n'aurait pas fait bonne figure parmi mes autres fripouilleries !

Entrent le BERGER et le CLOWN

Voilà ceux à qui j'ai fait du bien contre mon gré, et qui déjà se montrent dans toute la fleur de leur fortune.

LE BERGER Eh bien, mon garçon, j'ai passé l'âge de faire des enfants, mais tes fils et tes filles seront tous des gentilshommes nés.

LE CLOWN [*A Autolycus*] Vous tombez bien, monsieur. Vous avez refusé l'autre jour de vous battre avec moi parce que je n'étais pas un gentilhomme né. Vous voyez ces habits ? Dites que vous ne les voyez pas et après ça, continuez à croire que je ne suis pas un gentilhomme né... Essayez plutôt de dire que ces vêtements ne sont pas des gentilshommes nés ! Allez, traitez-moi de menteur, vous allez voir si à cette heure je ne suis pas un gentilhomme né.

AUTOLYCUS Je sais que vous êtes à cette heure, monsieur, un gentilhomme né.

LE CLOWN Parfaitement, et ça fait quelques heures que je le suis sans interruption.

LE BERGER Et moi aussi, mon garçon.

LE CLOWN Et vous aussi. Mais moi, j'ai été un gentilhomme né avant mon père, car le fils du Roi m'a pris par la main et m'a appelé frère ; et puis les deux rois ont appelé mon père frère ; et puis le Prince mon frère et la Princesse ma sœur ont appelé mon père père, et donc on a pleuré ; et là, c'était les premières larmes de gentilhomme qu'on ait jamais versées.

LE BERGER On vivra assez vieux, mon fils, pour en verser bien d'autres.

LE CLOWN Mais oui, ou alors ce serait pas de chance, maintenant qu'on a remporté un succès aussi renversé.

AUTOLYCUS Je vous supplie humblement, monsieur, de me pardonner toutes les fautes que j'ai commises envers votre éminence, et de bien me recommander au Prince mon maître.

LE BERGER Fais-le, mon fils, je t'en prie : il faut bien qu'on soit gentils maintenant qu'on est gentilshommes.

LE CLOWN Tu vas corriger ta vie ?

AUTOLYCUS Oui, s'il plaît à votre généreuse éminence.

LE BERGER Donne-moi ta main. Je vais jurer devant le Prince que tu es un homme de parole et un gaillard tout aussi honnête qu'un autre en Bohême.

LE BERGER Vous pouvez le dire, mais pas le jurer.

LE CLOWN Pas le jurer, maintenant que je suis un gentilhomme ? Le dire, c'est bon pour les ploucs et les paysans, moi, je vais le jurer.

Acte V, scène 3

Entrent LEONTE, POLIXENE, FLORIZEL, PERDITA, CAMILLO, PAULINA, *des Seigneurs, etc.*

LEONTE Aimable et brave Paulina, de quel grand réconfort
je te suis redevable ! **Voix 11 etc.**

PAULINA Mon souverain seigneur, **Voix 12 etc.**
je n'ai pas toujours fait le bien, mais j'ai toujours voulu le faire. Tous mes services
ont eu de vous leur récompense. Mais que vous ayez consenti,
avec votre frère royal, avec ce couple d'héritiers
de vos deux trônes, de visiter mon humble demeure,
voilà un supplément de grâce que tout le restant de ma vie
ne peut suffire à compenser.

LEONTE O Paulina,
cet honneur-là vous donne bien du souci ! Mais nous sommes venus
pour voir la statue de notre Reine. En parcourant
votre galerie, nous y avons tiré de grands plaisirs
de plus d'une curiosité ; mais nous n'avons pas vu
ce que ma fille est venue contempler ici,
la statue de sa mère.

PAULINA De même qu'elle a vécu incomparable,
de même sa figure morte excède à mon avis
tout ce que vous avez pu voir,
toute oeuvre faite de main d'homme ; c'est pourquoi je la garde
isolée, à l'écart. Mais la voici : préparez-vous
à voir la vie aussi vivement imitée que le le calme sommeil
est à l'image de la mort. Contemplez-la et saluez sa perfection.

[Paulina tire un rideau et découvre] *Hermione pareille à une statue*

J'aime votre silence ; il est le meilleur témoin
de votre émerveillement. Parlez, cependant : à vous d'abord, mon suzerain.
N'est-ce pas ressemblant ?

LEONTE Son attitude naturelle !
Accable-moi, marbre chéri, que je puisse dire en effet
que tu es Hermione ; ou plutôt, tu es elle
du fait que tu n'accables pas, car elle fut tendre
autant que la petite enfance et que la grâce... Tout de même, Paulina,
Hermione n'avait pas tant de rides, ne semblait pas du tout
aussi âgée que ce portrait.

POLIXENE Il s'en faut de beaucoup. **Voix 9**

PAULINA Le talent de notre sculpteur n'en est que plus grand,
qui laisse passer seize années pour nous la rendre
telle que vivante à présent.

LEONTE Telle qu'elle aurait pu l'être,
et si bien faite pour me reconforter qu'à présent elle me perce
jusqu'à l'âme. Oh, elle se tenait ainsi,
c'est la vie de sa majesté – sa chaleur vivante
autant qu'elle est froide à présent – le jour où je la courtais pour la première
fois.
J'ai honte. La pierre ne me reproche-t-elle pas
d'être plus qu'elle de pierre ? O chef-d'oeuvre royal !
il y a de la magie dans ta majesté,
qui a réveillé la mémoire de mes crimes
et a ravi l'esprit de ta fille en admiration,
figée comme une statue devant toi.

PERDITA Accordez-moi aussi,
et ne m'accusez pas de superstition, de m'agenouiller
devant elle et la prier de me bénir. [*Elle s'agenouille*] Madame,
chère reine, vous qui avez fini alors que je commençais à peine,
donnez-moi votre main à baiser.

PAULINA Oh, patience !
La statue vient d'être placée ; la couleur
n'est pas encore sèche. [*Perdita se lève*]

CAMILLO Sire, votre affliction était un glacis trop amer, **Voix 4**
elle que seize hivers n'auront pu disperser aux vents,
ni autant d'étés dessécher. Rare est la joie
qui ait pu vivre aussi longtemps ; nulle affliction

qui ne se soit tuée bien avant cet âge.

POLIXENE

Mon cher frère,
permets que celui qui fut cause de tout ceci ait le pouvoir
de te prendre autant de ta peine
qu'il pourra lui-même en porter.

PAULINA

En vérité, seigneur,
si j'avais su que la vue de ma pauvre image
devait ainsi vous bouleverser – car cette pierre m'appartient –
je ne l'aurais jamais montrée.

LEONTE

Ne tirez pas le rideau !

[...]

MICRO-LECTURES

I.i

CAMILLO

Sicilia cannot show himself over-kind to Bohemia.
They were trained together in their childhoods; and
there rooted betwixt them then such an affection,
which cannot choose but branch now. [...]
The heavens continue their loves!

ARCHIDAMUS

I think there is not in the world either malice or
matter to alter it. **You have an unspeakable
comfort of your young prince Mamillius: it is a
gentleman of the greatest promise that ever came
into my note.**

CAMILLO

**I very well agree with you in the hopes of him: it
is a gallant child; one that indeed physics the
subject, makes old hearts fresh: they that went on
crutches ere he was born desire yet their life to
see him a man.**

II.ii

PAULINA

**This child was prisoner to the womb and is
By law and process of great nature thence**

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE SHAKESPEARE – *Le Conte d'hiver*

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Freed and enfranchised, not a party to
The anger of the king nor guilty of,
If any be, the trespass of the queen.

IV.iv

PERDITA

How often have I told you 'twould be thus!
How often said, my dignity would last
But till 'twere known!

FLORIZEL

It cannot fail but by
The violation of my faith; and then
Let nature crush the sides o' the earth together
And mar the seeds within! Lift up thy looks:
From my succession wipe me, father; I
Am heir to my affection.

ÉCHOS DU CERCLE

Je conseille vraiment au groupe la lecture de *The Gap of Time* de Jeanette Winterson (son roman *The Passion* est excellent aussi) qui fait partie d'une série de romans inspirés des pièces de Shakespeare, commandés auprès de grands noms de littérature contemporaine par une maison d'édition. Dans la même collection, la réécriture du *Marchand de Venise* par le grand auteur juif Howard Jacobson est également formidable. Sarah (Loom).

Philippe (Morier-Genoud) : Dans la mise en scène du Conte d'hiver, traduction P.M. Koltès, m.e.s. Luc Bondy à Nanterre (29 mars 1988) il y a des lustres, je jouais entre autres le Temps avec sur mes épaules Benjamin Lévy, 12 ans, devenu depuis chef d'orchestre et compositeur. « Comme le temps passe... comme il passe » (Tchekhov, *Les Trois sœurs*)

Bête de scène, le court métrage de Bernard Nissille d'après son expérience du rôle de l'ours dans la même mise en scène, signalé par Gauthier (Leroy).

<https://www.youtube.com/watch?v=LfgxnaO-niA>.

Et... Jean Giono, dans la plus brève des épigraphes romanesques

